

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

MAURICE ZERMATTEN : **Le sang des morts**¹

Voici que Maurice Zermatten nous offre une nouvelle œuvre valaisanne, Rajeunissant et adaptant à notre pays et à nos mœurs le vieux thème héroïque, le thème éternel des luttes de familles parmi lesquelles éclôt la fleur miraculeuse de l'amour, il nous donne, dépouillé dans sa forme, mais plein de soleil et de neige, de tendresse et de passion, traversé d'un souffle pur et strié de coups de feu, notre « Cid », notre « Roméo et Juliette » montagnard. On ne peut le lire sans être entraîné par l'élan qui le porte, sans être ému, et sans *réfléchir*.

C'est en effet non seulement une œuvre belle et forte, mais une œuvre *courageuse*, et une œuvre utile et nécessaire. Elle s'imposera au point de vue de l'art. Elle devrait s'imposer aussi du point de vue social et pour l'honneur valaisan. Par les chemins secrets de la sympathie, elle nous conduit aux voies profondes de la conscience.

L'émotion qui nous prend à la gorge, dès les premières batailles de cailloux des gosses, rebondit, s'accroît, de plus en plus grave, à travers la progression des scènes touchantes ou dramatiques où s'affrontent et vont vers leur destin, dans une rigueur implacable de « fatum » antique, le Président et le Juge ennemis, leurs enfants, leur famille, leurs partisans, leur village, jusqu'au paroxysme de la bagarre mortelle parmi l'épouvante, la ténèbre et la neige. Elle ne nous lâche plus. Elle est comme l'ange en pleurs qui nous accompagne, nous montre le mal, nous exhorte et nous guide, parmi le bouleversant dialogue entre l'amour et la haine, la paix et la violence, la rancune et le pardon. Et, lorsque le coup de feu qui dénouera le drame éclate sur le cimetière nocturne, que le sang généreux de la jeunesse se répand sur les tombes des morts dont elle hérita les farouches passions, il semble que *tous*, nous devrions comprendre, nous taire, rentrer en nous-mêmes et nous agenouiller, comme les paysans atterrés au pied de leur clocher transformé en citadelle, pour nous relever délivrés, libérés, exorcisés de ces haines partisans, enfin expiées. Le Juge, son fils fanatisé, si sincère que paraisse leur passion, et bien qu'elle ne manque, par certains côtés, pas de virile et sauvage grandeur, ils sont morts ; vraiment, il faut souhaiter qu'ils soient morts une fois pour toutes, et que leurs descendants soient rachetés par leur douleur, leur sacrifice et leur sang. La réconciliation symbolique des deux clans villageois, dans le calvaire et dans l'amour triomphant de la pure Maria Gobelet et du fier Pierre Bétryson, elle devrait être celle de tous nos villages, de tout notre vieux Valais que déchirent, pour son mal, tant de dissensions.

Puisse-t-il entendre la voix poignante de celui qui n'est pas seulement son grand romancier, mais son enfant clairvoyant et tout animé d'amour et de piété filiale, et qui, hardiment, ose porter le fer dans la plaie, nous contraindre à l'examen de conscience, montrer, avec la force souveraine de l'art, les lamentables, les stériles, les funestes effets de la haine. A voir ce que nous avons réalisé malgré nos divisions, que ferions-nous si nous étions unis ?

J. G.

¹ Librairie de l'Université, Fribourg.